

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
 SIX MOIS. 4 »
 UN AN. 8 »



M. VINCHE

GRAND-THÉÂTRE DE LYON



M. JULES VINCHE — première basse noble de notre Grand-Théâtre — est né à Paris en 1854, d'une famille originaire de la Belgique.

En 1885 — après trois années d'études avec le professeur Puget — il était engagé au théâtre d'Alger : la *Juive*, la *Favorite*, les *Huguenots*, lui servirent de débuts et son succès fut tel, qu'il fut admis à la majorité absolue du nombre des votants.

Nous le trouvons ensuite à Bordeaux, où — suivant le désir exprimé par Massenet lui-même — il créa, en 1886, le rôle de Don Diègue, dans le *Cid*, puis à Bruxelles, au Théâtre-Royal de la Monnaie, où il fait un séjour de deux années, 1887-1888.

A la fin de la direction Dupont et Lapissida, il se rend à Milan, avec l'intention d'ajouter à son répertoire, le répertoire italien.

Sa carrière artistique en Italie est marquée par d'éclatants succès à Bologne et à Gènes. Ces succès le font engager dans une troupe de tournée italienne, organisée par l'impressario Sieni qui l'emmena au Mexique et à la Havane.

Une seconde tournée — sous la direction, cette fois, de MM. Abbey et Grau — lui permet de se produire aux Etats-Unis et au Canada, en chantant alternativement en français et en italien.

Engagé à Lyon, par M. Poncet, pour la présente saison 1892-1893, M. Vinche a conquis immédiatement les faveurs du public : enregistrer ses succès, ce serait rappeler ici, tous les rôles qu'il a successivement abordés sur notre première scène.

Sommaire

M. Vinche	LA RÉDACTION
Causerie	LUCIEN.
Propos humoristiques	P. BATAILLE.
Nos Théâtres	X.
Echos artistiques	P. B.
La Néophyte d'amour (poésie)	G. MONAVON.
Libre Chronique	FRANC-SILLON
Chronique parisienne	H. COUTANT.
Pièces à dire (conte bleu)	T. D'ULMÉS.
Bulletin financier	X.

CAUSERIE

J'ai parlé, dans ma précédente Causerie, des auteurs dramatiques, qui ont une fructueuse profession les conduisant sûrement à la fortune, quand ils ont la bonne chance de se nommer A. Dumas ou Sardou, voire simplement Ernest Blum, lequel, exclusivement homme de métier, est devenu, lui aussi, millionnaire, en adaptant au théâtre les romans des autres.

Parlons un peu, aujourd'hui, des compositeurs de musique, dont la destinée ressemble peu à celle des auteurs dramatiques.

Il y a quelques années, un de nos compatriotes, M. Claudius Blanc, qui a remporté le second prix de Rome, faisait répéter un morceau de sa composition, qui devait être exécuté aux concerts Colonne.

Parmi les personnes qui assistaient à cette répétition, se trouvait le poète Théodore de Banville. Il s'approcha de M. Claudius Blanc, et après l'avoir complimenté :

— Pardon, monsieur, lui dit-il, permettez-moi de vous demander si vous possédez quelque fortune ?

Et, comme M. Claudius Blanc, un peu interrogé, le regardait sans répondre.

— Ma question, poursuivit Théodore de Banville, ne m'est pas, veuillez le croire, dictée par une banale curiosité, mais par l'intérêt que vous m'inspirez.

— En ce cas, je puis vous dire que je tiens de ma famille des ressources suffisantes pour vivre honorablement.

— Je vous en félicite sincèrement, car, s'il en avait été autrement et si dans la composition vous entrepreniez une carrière pour gagner votre pain quotidien, je vous aurais donné l'excellent conseil de vous rendre, en

sortant d'ici, au bord de la Seine, d'y choisir une pierre, de l'attacher à votre cou avec une corde, ensuite, sans hésitation, de piquer une tête dans la rivière, en vous souhaitant de n'être repêché qu'à l'état de cadavre. C'est que, voyez-vous, mon jeune ami, je ne connais pas au monde de profession qui ne soit préférable à celle de compositeur, pleine de déceptions, de misères et d'humiliations, d'autant plus cruelles à supporter qu'on est parti plein d'espérances et d'illusions, qu'on laisse aux buissons du chemin, comme les moutons y laissent leur laine.

Cette anecdote, parfaitement authentique, puisque je la tiens de M. Claudius Blanc en personne, pourrait me dispenser d'en dire plus long sur la vie misérable des compositeurs.

Comment devient-on compositeur ?

Je suppose naturellement qu'il s'agit d'un jeune musicien rêvant d'entrer dans la carrière par la grande porte, avec la perspective de voir un jour ses œuvres représentées à l'Opéra.

Ses études achevées au Conservatoire, ce jeune homme concourt pour le prix de Rome, et il l'emporte.

L'Etat lui alloue alors, pendant trois ans, une somme de trois ou quatre mille francs — je ne sais au juste — qui lui permet de vivre indépendant, sans autre préoccupation que celle de travailler à l'œuvre, qui doit lui ouvrir toutes grandes les portes de l'avenir.

Et il part pour Rome.

Je ne sais trop pourquoi, entre parenthèses, on envoie un compositeur à Rome. Que pareil séjour soit imposé à un peintre qui, dans les chefs-d'œuvres peuplant les musées et les galeries italiennes, peut, en les étudiant, compléter son éducation, cela s'explique, mais que peut bien apprendre un compositeur de musique à Rome ? Ce n'est point, à coup sûr, la musique italienne, aujourd'hui démodée, et dont les orgues de Barbarie eux-mêmes ne veulent plus.

Quoi qu'il en soit, notre jeune compositeur revient d'Italie, c'est alors que la situation change pour lui du tout au tout, et que ses illusions s'envolent comme les feuilles des arbres au vent d'automne.

Il s'agit d'abord, pour lui, de trouver un livret d'opéra, car, de même que comme le dit la *Cuisinière Bourgeoise* : « Pour faire un civet de lièvre, il faut d'abord se procurer un lièvre, » pour faire un opéra il faut d'abord se

procurer un livret et ce n'est point chose facile.

Les librettistes de profession sont en effet des gens pratiques qui n'aiment pas à travailler, comme on dit, pour le roi de Prusse. Or avec un jeune compositeur, dont le nom est inconnu, dont le talent ne s'est point affirmé, il y a quatre vingt-dix-neuf chances contre une pour que l'opéra représenté échoue complètement ; d'autant plus que pareille aventure arrive fort bien avec des compositeurs en réputation : ils sont rares, mais excessivement rares — on le sait — les opéras qui réussissent, on les compte. *Apparent rari nantes.*

J'admets que le jeune compositeur ait réussi à se procurer un livret. Il en écrit la musique, et il ne lui reste plus qu'à le faire représenter. C'est à ce moment surtout que se dresse devant lui un obstacle infranchissable.

Monter un opéra n'est point en effet une petite affaire ; car l'entreprise entraîne avec elle des frais considérables en costumes, en décors, et de plus un travail énorme pour les artistes devant apprendre leurs rôles. Or les directeurs — quels que soient leurs goûts artistiques — sont avant tout des commerçants n'aimant à perdre ni leur argent ni leur temps. Aussi vous n'en trouverez pas un seul consentant à jouer sur un compositeur inconnu la dangereuse partie d'une œuvre nouvelle.

Que faire alors ? Attendre que la réputation soit venue par des compositions en dehors du théâtre ; comme l'a fait par exemple Saint-Saëns.

Mais en attendant il faut vivre, et les compositeurs à leurs débuts n'ont pas d'ordinaire de compte courant ouvert à la banque de Rothschild.

Il leur faut alors accepter, comme le fit Bizet qui fut timbalier à l'Opéra, une place quelconque comme celle de répétiteur des chœurs, d'accompagnateur ; ou se faire, comme Duprato, professeur de piano, courrant le cachet.

Trop heureux sont-ils — et on les compte ceux-là — ceux qui, après avoir attendu de longues années en lutte perpétuelle pour se tenir simplement debout, voient enfin s'ouvrir devant eux les portes d'une situation.

J'ai au début de cette Causerie parlé de notre compatriote M. Claudius Blanc, qui lui aussi est un prix de Rome et qui a en portefeuille un grand opéra en cinq actes, lequel est peut-être un chef-d'œuvre. Eh ! bien, ce compositeur — qui n'est pas sans mérite, il l'a prouvé, — a vainement présenté son opéra à tous les directeurs de théâtre, partout il a été repoussé, et en attendant — sous l'orme — il faisait représenter, il y a quelques jours, au cabaret du *Chat Noir*, une bluette musicale intitulée la *Légende de Sainte-Genève*.

Avoir rêvé d'être représenté à l'Opéra, et d'entendre son œuvre interprété par des chanteurs illustres, et se résigner, faute de mieux, à être représenté au *Chat Noir* avec des ombres chinoises pour interprètes. Qu'en dites-vous ?

« Quelle dèche mon empereur ! »

LUCIEN.

PROPOS HUMORISTIQUES

LES GAÏÉTÉS DU TEMPS PRÉSENT

Les Portugais sont des gens gais, la chanson l'affirme et je veux bien le croire, d'autant mieux que je n'ai jamais eu sous la main le moindre Portugais pour m'assurer du contraire.

Il est cependant une corporation qui — depuis quelques semaines — leur dispute avec acharnement cet heureux privilège.

Je veux parler de la joyeuse corporation des croque-morts.

Ces aimables ouvriers de la dernière heure ne veulent pas — comme on dit — se laisser faire « le poil » par leur administration, et c'est bien de poil qu'il s'agit, puisque ladite administration prétend mettre en coupe réglée la barbe et les cheveux de ses nombreux employés.

Réunis dans un repas de corps — sans jeu de mots — les croque-morts ont rédigé une protestation indignée : Ils commencent par déclarer *urbi et orbi* qu'ils sont des hommes — personne, je crois, n'en doutait — qu'en cette qualité, unie à celle non moins glorieuse d'électeurs et d'éligibles, ils sont en droit de résister aux exigences d'une administration rétrograde et mesquine, ils finissent par en appeler à la protection tutélaire du ministre, qu'ils prennent pour arbitre.

Aussi bien les pouvoirs publics ne peuvent guère refuser leur concours à de braves gens qui, pliant sans cesse sous le fardeau de leurs peines et de celles des autres, ont droit — j'imagine — à quelques compensations.

La perspective d'être un jour mis en terre par un monsieur chevelu comme Clovis Hugues ou barbu comme M. Baudry d'Asson, me laisse — je l'avoue — complètement froid... par anticipation.

Pour rester d'accord avec la tradition, il me semble — pourtant — que l'administration des pompes funèbres s'est mise dans son tort, en persistant à retrancher les quelques poils qui manquent — paraît-il — au bonheur de son personnel.

Au temps jadis, il était d'usage — en signe de deuil — de laisser croître indéfiniment sa barbe et ses cheveux, pourquoi les croque-morts si intimement associés — de par leur profession — à la douleur de leur prochain, ne seraient-ils pas libres d'en faire autant ?

Je n'irai pas jusqu'à exiger qu'ils aient à se couvrir la tête de cendres, cette mode malpropre — fort heureusement tombée en désuétude — les obligerait à des lavages fréquents et journaliers de l'occiput, d'où une fréquence de coryzas et de névralgies à rendre impossible leur utile ministère.

Pour s'en tenir uniquement à la richesse capillaire et pileuse qu'ils seraient si fiers d'exhiber en toute liberté, il ne me déplairait pas de les voir porter des barbes hirsutes et des cheveux tombant jusqu'au bas du dos.

Leur assimilation possible avec le saule pleureur, ce produit mélancolique du règne végétal qui n'a jamais été pris — que je sache — pour le symbole de la gaïté, les ferait ressembler à des élégies ambulantes et la couleur locale ne pourrait qu'y gagner.

Il y a là une idée à creuser.

Un de mes confrères en chronique va plus loin : Au lieu de contribuer à imposer aux croque-morts la livrée spéciale qu'on connaît et dont ils demanderont plus tard la suppression, pourquoi ne pas leur donner la latitude de se faire la tête d'une personnalité en vue ?

Quelle ressource pour la famille des gens enterrés sans relations, quand le lendemain on lirait dans les journaux bien informés :

« Hier ont eu lieu, au milieu d'une affluence considérable, les obsèques de M. Désiré Fro-mageot.

Remarqué dans l'assistance : M. Alexandre Dumas, M. Claretie, M. Zola, etc., etc. »

La Compagnie des pompes funèbres y trouverait une source de revenus considérables, et c'est ainsi qu'on verrait sur la note des frais :

Un convoi de 2^e classe tant

Service tant

Fourni un Jules Simon, un Pasteur, un frère Lionnet, un général Brugère. . tant

Et quand M. de Rothschild, par exemple, aurait bien joué son rôle, on lui accorderait un pourboire de quarante sous !

Jusqu'à présent, la protestation des croque-morts est restée lettre morte, l'administration ferme l'oreille à leurs doléances et continue à tenir — au-dessus de leurs têtes — le rasoir menaçant de Damoclès.

L'affaire n'est qu'assoupie : laissez venir la moindre épidémie et vous verrez la corporation — dont Bazouge, à coup sûr, n'était pas le plus bel ornement — se mettre en grève.

Pour l'instant, la santé publique est trop florissante : les médecins sont dans le marasme, les pharmaciens dans la désolation.

De tous les points de la France, la statistique enregistre une diminution marquée dans le chiffre de la mortalité.

L'assemblée générale des actionnaires de la roulette de Monaco a même constaté — tout récemment — qu'il n'y avait presque plus de suicides à déplorer dans la principauté : cinq morts volontaires seulement figurent sur l'exercice 1891-1892.

Une misère, quoi !

La fréquence des suicides faisait un tort considérable à l'entreprise : le jour où un dé-cavé — au sortir des salons de jeux — avait la malencontreuse idée d'en finir avec l'existence, les pontes se montraient plus timorés et la recette s'en ressentait.

Le parc de l'établissement étant à peu près l'unique endroit où les suicidés s'obstinaient à se produire en public, on n'allait pas jusqu'à les accuser ouvertement de vouloir porter atteinte à la considération de la société, mais peu s'en fallait.

Aussi des agents spéciaux étaient-ils chargés de *filer* les joueurs malheureux et de surveiller — de près — leurs agissements.

A peine l'un d'eux s'accrochait-il à un arbre, qu'il était immédiatement cueilli et reconduit à son hôtel avec tous les égards dus à un homme qui avait — plus ou moins laborieusement — contribué à engraisser la cagnotte.

Au besoin, on lui glissait discrètement dans la main la somme nécessaire pour regagner ses pénates, manière honnête de lui dire :

— Vous nous obligeriez infiniment d'aller vous pendre ailleurs !

Mais il arrivait souvent que — poursuivi par son idée fixe — le dé-cavé revenait le lendemain à sa branche, et trompant — cette fois — la surveillance des gardiens, ajoutait un nom de plus à la liste déjà longue, des victimes de la rouge et de la noire.

Partant de ce principe, dont la justesse n'échappera à personne : « Quand on est dégoûté de la roulette, il ne faut pas en dégoûter les autres » la *Société du Cercle des Etrangers* — c'est ainsi que se nomme la compagnie fermière — a pris une noble résolution, celle d'entretenir un certain nombre de pensionnaires qui — ayant laissé leur fortune sur le tapis vert — émargent, jusqu'à la fin de leur vie, au budget du cercle.

L'un touche quarante francs par jour : il a perdu deux millions ; les autres palpent de dix à vingt francs par jour, suivant leurs protections ou leurs appétits.

Voici le dialogue qui s'échange — le plus souvent — entre un monsieur décidé à rééditer — pour son compte — la fameuse *Balade du Pendu*, et un autre monsieur, non moins décidé à l'en empêcher :

— Malheureux ! Qu'allez-vous faire ?

— Me débarrasser d'une existence qui m'est à charge.

— Je m'y oppose formellement. Combien vous faut-il pour vous aider à supporter la vie ?

— Dix mille francs de rente, au bas mot !

— Cela dépasse nos moyens, mais si vous promettez d'être gentil, bien gentil, de ne pas recommencer vos bêtises, on vous fera un don annuel de dix-huit cents francs, payables par semaine. Allons, cinq francs par jour, cela vous va-t-il ?

Le pseudo-suicidé réfléchit qu'avec cinq francs, de la veine, une bonne martingale, on peut encore tenter de faire sauter la banque et — généralement — il répond avec enthousiasme :

— Doublez la somme et j'en me repens plus, je vous le jure sur la tête vénérée du prince de Monaco !

C'est ainsi que la Société est parvenue à constituer ce que l'on pourrait appeler : les invalides de la Roulette !

Cette libéralité — bien comprise et sagement appliquée — n'empêche pas le prince Honoré de toucher sa redevance annuelle de 1.250.000 francs et les actionnaires d'encaisser des bénéfices considérables.

Elle a de plus ce précieux avantage, que les promeneurs du parc peuvent regarder les feuilles — même à l'envers — sans être exposés à voir des gens se balancer dessous.

Actionnaire de la Société de Monaco, je n'échangerais certainement pas ma part contre celle de fondateur du Panama — avant la débâcle, bien entendu — tout au plus consentirais-je à permuter avec M. Trahon, qui s'est consacré à l'élevage des alexandrins — comme d'autres se consacrent à celui des lapins — avec l'intention évidente de s'en faire plus de trois mille francs de rente.

Cigaliers — mes amis — qui travaillez uniquement pour la gloire, jetez du lest et remontez dans les nuages bleus !

M. Trahon réclamait dix mille francs de dommages-intérêts au directeur du *Bulletin des Halles*, M. Charles Bivort, coupable d'avoir voulu redresser un de ses vers, un seul !

Je me garderai — comme du feu — de citer les vers de M. Trahon : j'aurais peur de les estropier et je sais maintenant ce qu'il m'en couperait.

Quand des vers atteignent un pareil prix, il est permis d'avouer avec un autre poète, qui faisait payer les siens beaucoup moins chers :

Qu'on tremble d'y toucher, même de la pensée !

M. Trahon fait — dans le monde — des lectures de ses vers. Un soir M. Bivort félicita très vivement l'auteur qui venait de réciter le *Pater*, une de ses pièces, et lui proposa de publier ce morceau choisi dans son journal.

Très flatté, M. Trahon accepta cette offre gracieuse et le *Pater* parut dans le *Bulletin des Halles*.

Mais M. Bivort — ou un correcteur trop zélé — crut voir un vers de treize pieds dans l'alexandrin suivant :

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

et rectifia ainsi :

Donne nous aujourd'hui le pain quotidien.

Or, avec beaucoup d'autres, et notamment le poète Régnier, qui a écrit :

C'est le pain quotidien de la pédanterie.

M. Trahon soutient que le mot « quotidien » n'est que trisyllabique et que son vers ne participe pas de la poésie à prolonges de M. de Lorgeril.

Quoiqu'il en soit, le tribunal — estimant que « quo-ti-di-en » était une opinion soutenable, et qu'en tout cas le crime de lèse-*Pater* n'était pas suffisamment établi — a débouté M. Trahon et l'a condamné à payer les dépens de sa téméraire instance.

Dix mille francs pour un alexandrin ! Où allons-nous, mon Dieu ?

Il est heureux, qu'il se soit trouvé un tribunal pour remettre les choses en bonne place, sans cela — en ce qui me concerne — j'aurais regretté toute ma vie, de n'être qu'un simple prosateur.

Pierre BATAILLE.



GRAND-THÉÂTRE

Lorsqu'on reprit — il y a quelque temps — *Samson et Dalila*, opéra de St-Saëns, — déjà connu des Lyonnais — tous les journaux furent unanimes dans l'éloge qu'ils firent de l'œuvre et de son interprétation.

Cependant, après deux représentations, *Samson et Dalila* disparut de l'affiche. Pour quelle raison ? Je l'ignore.

Quoiqu'il en soit une seconde reprise de cet opéra a eu lieu cette semaine avec un nouveau ténor, M. Lafarge, qui, le premier en France, a parait-il, créé le rôle de Samson.

La représentation dont je parle a obtenu beaucoup de succès dont la meilleure part a été pour M. Lafarge, chanteur à la fois très adroit et très habile qui sait donner la sensation artistique, qu'on va chercher au théâtre.

M. Lafarge est, en outre, et je le complimente sincèrement, un comédien intelligent qui — sa haute stature l'y aide beaucoup — donne au personnage de Samson le caractère convenant à ce héros biblique symbolisant la force.

Lors de la première reprise, j'ai fait de M^{lle} De Vita et de Mondaud un éloge auquel je n'ai rien à ajouter : ils complètent un ensemble dont il serait difficile de ne pas être satisfait.

Il serait injuste de laisser dans l'ombre l'orchestre qui joue un rôle important dans l'œuvre de Saint-Saëns, et que M. Alexandre Luigini a dirigé en maître ; mettant en relief les beautés de l'orchestration, laquelle est fort remarquable.

Il me parait impossible qu'interprété dans de pareilles conditions, l'opéra de Saint-Saëns n'ait pas une série de fructueuses recettes.

Cet opéra a le grand mérite, au point de vue musical, de ne pas être coulé dans le moule banal, et, à l'heure actuelle, où on cherche une formule nouvelle en musique, il est intéressant d'étudier les procédés tranchant avec ceux des autres compositeurs.

Je suis assez sobre de conseils : j'en donnerai un cependant à mes lecteurs, c'est celui d'aller entendre *Samson et Dalila* ; j'ai la certitude qu'ils éprouveront un grand plaisir, car je n'ai pas encore rencontré une seule personne qui, l'ayant entendu, n'ait été ravie.

Depuis *Samson et Dalila*, Saint-Saëns a écrit de nombreux opéras qui ont été représentés à l'Opéra, tandis que *Samson et Dalila* vient d'y entrer seulement depuis quelques mois, après avoir, comme *Joconde*, longtemps parcouru le monde ; mais cet opéra, œuvre de jeunesse, reste, au point de vue scientifique, le meilleur de tous ceux qu'a écrits Saint-Saëns.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Les Célestins ont donné hier la première représentation d'un grand drame *Au Dahomey* dont le succès a été considérable.

C'est un drame militaire mettant en scène les principaux épisodes de la guerre au Dahomey, et faisant vibrer la corde patriotique. L'intrigue qui sert de prétexte à cette mise en scène est intéressante.

Le temps me manque aujourd'hui pour parler comme je le voudrais de ce drame qui fournit le prétexte à une belle mise en scène, et qui est fort bien interprété par les artistes.

Mais comme *Au Dahomey* est appelé à figurer pendant longtemps sur l'affiche, j'aurai l'occasion d'en reparler, et de rendre à chacun des interprètes la justice qu'il mérite.

Pour aujourd'hui je dois me borner — le temps me manquant — à enregistrer le grand succès obtenu par ce drame.

X.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Le 16 janvier — pour le 271^e anniversaire de Molière — la Comédie-Française a donné : *l'École des femmes*, le *Rire français*, à propos par M. E. des Essarts, le *Malade imaginaire* suivi de la Cérémonie.

L'Odéon a donné : *l'École des maris*, la *Saint-Jean*, le *Malade imaginaire*, suivi de la Cérémonie.

**

Le comité du Théâtre-Français — dans sa dernière séance — a nommé sociétaires M^{lle} Ludwig et M. Georges Berr. Dans la même séance, M^{me} Blanche Pierson, qui n'avait pas encore atteint les douze douzièmes, a été proclamée sociétaire à part entière.

Le comité a décidé qu'il ne publierait pas le chiffre des augmentations votées, pour ne pas mettre en cause les amours-propres.

**

L'Opéra-Comique a joué 35 fois dans le courant de décembre et encaissé 181,461 fr., ce qui donne le chiffre de 5,184 fr. par représentation.

Pendant le mois correspondant de l'année 1891, l'Opéra-Comique avait joué 36 fois et encaissé 231,492 fr. ce qui donnait une moyenne de 6,430 fr. par représentation.

**

Voici la composition exacte de *Werther*, drame lyrique en quatre actes, poème de MM. Blau, Millet et G. Hartmann, musique de M. Massenet, dont la première représentation a eu lieu à l'Opéra-Comique, le lundi 17 janvier :

Werther	MM. Ibos (début)
Albert	Bouvet
Schmidt	Barnolt
Le bailli	Thierry
Johann	Artus
Bruhlmann	Eloi
Charlotte	M ^{lles} Delna
Sophie	Laisné (début)
Kathchen	Domingue

**

La Patti continue à défrayer la chronique : peut-être s'occupe-t-on un peu trop d'elle.

Elle chantera trois fois — dans le courant de janvier — au théâtre de la Scala, de Milan, et se contentera de 10.000 fr. par représentation, tandis qu'à Londres, elle reçoit de M. Harrison 800 guinées (environ 21,000 fr.) par concert.

Les thuriféraires de l'artiste signalent et

soulignent — à ce propos — son désintéressement : il n'est que relatif.

Rappelons que M^{me} Patti n'a pas voulu chanter à Paris, justement pour ne pas gâter ses prix.

Sarah Bernhardt et l'antisémitisme.

Nous avons dit que la tournée de Sarah Bernhardt en Russie, n'avait pas été fructueuse.

D'après le correspondant du *Daily News*, c'est à sa qualité d'israélite, qu'elle doit la froideur qu'on lui a manifesté.

Un grand nombre de riches Moscovites — qui avaient des abonnements au théâtre — se sont défaits de leurs places à n'importe quel prix.

Se douterait-on qu'il existe un Zola critique musical ?

Voici, en effet, ce que nous trouvons dans l'*Œuvre* (c'est notre confrère Gagnière qui parle) :

« Wagner, le dieu en qui s'incarnent des siècles de musique ! Son œuvre est l'arche immense, tous les arts en un seul, l'humanité vraie des personnages exprimée enfin, l'orchestre vivant à part de la vie du drame : et quel massacre des conventions, des formules ineptes ! Quel affranchissement révolutionnaire dans l'infini ! L'ouverture de *Tannhäuser*, c'est l'*Alleluia* sublime du nouveau siècle : d'abord le chant des pèlerins, le motif religieux, calme, profond, à palpitations lentes ; puis la voix des sirènes l'étouffent peu à peu, les voluptés de Vénus pleines d'énergiques délices, d'assoupissantes langueurs, de plus en plus hautes et impérieuses, désordonnées, et bientôt le thème sacré qui revient graduellement comme une aspiration de l'espace, qui s'empare de tous les chants et les fonde en une harmonie suprême pour les emporter sur les ailes d'un hymne triomphal »

Cela nous change un peu d'avec les harmonies éoliennes qui s'échappent de la *Terre*.

A rapprocher, de l'appréciation qui précède, la jolie silhouette du « Monsieur qui écoute du Wagner ».

« Le monsieur qui écoute du Wagner est généralement blond. Il porte toute sa barbe et il n'a pas de sourcils. Quand il est brun, il préfère la musique italienne.

« Le monsieur qui écoute du Wagner a généralement l'air préoccupé et malheureux. On sent qu'il est en proie à une surexcitation continuelle. Il n'éprouve quelque calme qu'en prêtant l'oreille aux accents de son compositeur favori.

« Le monsieur qui écoute du Wagner n'existe pas en dehors de l'élément wagnérien. Il parle constamment du grand maestro, et quand il nomme M^{me} Wagner, il l'appelle *Cosima* tout court.

« Le monsieur qui écoute du Wagner porte des lunettes très fines. Il les ôte quand l'orchestre commence, afin de mieux goûter les symphonies. Puis, dans les récitatifs, il remet ses lunettes et ferme les yeux.

« Il ne marche pas comme tout le monde. Son pas est rapide, saccadé, son geste brusque, un peu incohérent. Son regard est à la fois vague et provocateur. Généralement doux et conciliant pour toutes les choses de la vie, il devient féroce et exclusif dans les choses wagnériennes.

« Il assiste à tous les concerts dans lesquels on joue du Wagner. Il n'en manque pas un, et plutôt que de s'en priver, il mettrait au clou son mobilier, sa femme et ses enfants.

« Le monsieur qui écoute du Wagner se trouve mal quand il entend de l'Auber ou du Donizetti. Il aime la choucroute et déteste le macaroni. Il boit de la bière et crache dans le vin de Bordeaux. »

Que la bière, la choucroute — et le reste — lui soient légers, à ce pauvre monsieur qui

écoute du Wagner et dont La Bruyère, du *Figaro*, a si bien tracé la silhouette.

Le monopole de la danse serpentine.

Les *Petites Affiches* publient l'avis suivant : « M^{me} Marie-Louise Fuller, créatrice, sous le nom de Loie Fuller, des danses de caractère appelées par elle : « danse serpentine » et « danse fantôme », entend, par le présent avis, se réserver lesdits titres chorégraphiques.

« Déclarant qu'elle s'oppose comme elle s'opposera à ce qu'ils soient exploités par qui que ce soit, et notamment par tous théâtres ou concerts, sans son autorisation et au mépris de ses droits de propriété, acquis sans contestation possible. »

On peut s'attendre à de curieux procès.

Les journaux anglais parlent avec enthousiasme d'une dame Francis Thomas qui fait fureur — en ce moment — à Londres, comme professeur... de clarinette !

Et moi, qui croyais que pour être d'une certaine force sur cet instrument-là, il fallait absolument être aveugle.

O poésie inhérente au beau sexe, que deviens-tu ?

P. B.

LA NÉOPHYTE D'AMOUR

Je veux t'interroger, doux Maître!...
Je sens qu'un mystère inconnu
Me poursuit, m'agite et fait naître
Le trouble en mon cœur ingénu...

Réponds-moi : l'amour et ses flammes,
L'amour, est-ce un mot seulement ?
— C'est une pensée en deux âmes ;
C'est, en deux cœurs, un battement.

C'est une ineffable harmonie
Qui, sur deux bouches, sait unir
Deux sons en une mélodie,
Deux haleines en un soupir...

C'est une source solitaire,
Qui garde en nous son frais miroir,
Pour que, dans l'ombre et le mystère,
Une âme-sœur vienne s'y voir.

— N'est-ce pas une folle ivresse
Qu'on puise en son flot tentateur?...
— L'onde pure de la tendresse
Seule étanche la soif du cœur...

— Dans la coupe qu'Amour partage,
Parfois peut se mêler du fiel?...
Non, l'amour, au divin breuvage,
Garde au fond, la goutte de miel!...

— On dit son atteinte mortelle
Au cœur qu'il vient faire souffrir?...
— Sa blessure est si peu cruelle,
Que l'on n'en veut jamais guérir...

— Pourtant, il fait verser des larmes?...
— Ah! ses pleurs sont délicieux,
Et son doux martyre a des charmes
Dignes de faire envie aux cieus!...

— Comment l'amour vient-il nous prendre ?
— Il prend sans qu'on l'ait vu venir.
— Et comment finit l'amour tendre?...
— Ce n'est pas lui, s'il peut finir!...

— Oh! la douce leçon, cher Maître!
Qui ravit mon cœur ingénu :
L'amour ne m'est plus inconnu.
Car, à ta voix, je le sens naître!...

GABRIEL MONAVON.

LIBRE CHRONIQUE

Rubans, galons et panaches.

Le *Journal Officiel* vient de publier le décret suivant :

Le président de la République française,
Vu le décret du 14 décembre 1886 fixant le prix des décorations de la Légion d'honneur,

Considérant que ces prix ont été modifiés depuis cette époque,

Décète :

Les membres de la Légion d'honneur promus ou nommés dans l'ordre à partir de la date du présent décret auront à verser, pour prix de leurs décorations, les sommes suivantes :

Croix de chevalier : 42 fr. ;
Croix d'officier : 67 fr. 50 ;
Croix de commandeur : 149 fr. ;
Plaque de grand-officier : 58 fr. ;
Grand-croix (sans plaque) : 240 fr.

Ca a joliment baissé depuis Wilson ! et je ne m'étonne plus s'il y a tant de gens décorés... que ceux qui ne le sont pas mériteront bientôt par ce seul fait — de l'être.

Convenez, en effet, qu'il faut réellement n'avoir pas 42 francs dans sa poche pour se refuser la croix de chevalier.

Quand à la « grand-croix » nous sommes surpris que Cornélius Herz — grand-officier à 58 francs — ait reculé devant un misérable chèque de 240 francs pour se l'offrir sans plaque.

Peut-être avait-il conscience qu'il méritait surtout d'être *plaque*.

Les suivants aussi :

— M. Crispi, au cours d'une conversation privée, a avoué avoir été en relations avec le baron de Reinach, dont il fut l'avocat en Italie.

Le client et l'avocat étaient bien dignes l'un de l'autre et devaient admirablement s'entendre, se comprendre et s'apprécier.

Ces deux partenaires, von Reinach et Crispi-Gubetta — son vieux complice — ont dû faire ensemble une bonne partie des chèques... qui nous mettent actuellement dans la *Panamar-melade*.

Le fait est d'autant moins douteux que le signor Pulcinello-Crispi a avoué également s'être rencontré en août 1871, à l'hôtel de la Paix, de Genève, avec Cornélius Herz et s'être entrepris pour lui faire obtenir le grand cordon de Maurice et Lazare.

Si nous possédions quelque influence, nous l'emploierions volontiers à leur faire obtenir — *ex-æquo* — un autre cordon pour les pendre tous deux... un à chaque bout.

Quelle chance pour la France, si elle pouvait ensuite se procurer un morceau de cette corde de pendus !

Elle pourrait au moins s'en servir pour fixer solidement à leurs postes respectifs nos ambassadeurs à l'étranger, qui continuent à justifier — par leurs perpétuels chassés-croisés — la boutade qu'un vaudevilliste célèbre plaçait dans la bouche d'un de ces personnages ambulants :

Dans l'emploi que j'occupais
Aux « Affaires étrangères »
Je n'avais qu'un défaut : j'étais
Toujours étranger aux affaires !

— On annonce que M. Waddington doit quitter l'ambassade de Londres, où il serait remplacé par M. Herbette, qui abandonnerait Berlin. M. Cambon lui succéderait en Allemagne, laissant le poste de Constantinople à M. Constans, ancien ministre de l'intérieur.

Malheureusement M. Herbette aura le même air à Londres qu'à Berlin ; M. Cambon — comme ses prédécesseurs — rédigera *Unter den Linden* des notes diplomatiques infini-

ment moins intéressantes que l'ouvrage suggestif de feu Alphonse Karr portant le même titre *Sous les Tilleuls*; et M. Constans n'a pas besoin d'être nourri dans le sérail pour en connaître les détours.

Enfin, quand le sultan sera las de la danse du ventre de ses almées et de la danse serpentine de ses odalisques il aura la ressource de s'initier — auprès de notre maître gascon — à la chorégraphie ministérielle de l'anse du panier.

Aussi le Commandeur des Croyants s'apprête à recevoir notre nouvel ambassadeur en grande pompe et l'invitera à sa table... des matières.

Toutefois, une cruelle privation attend le sénateur de la Haute-Garonne, dès qu'il aura franchi la Sublime-Porte : la loi de Mahomet proscrivant la viande de porc... *mince de saucisson!*...

**

Pendant que nous nous occupons du Grand-Turc — son Ministre de la guerre vient de régler la question du mariage dans l'armée musulmane : les lieutenants ne peuvent avoir qu'une seule femme, les capitaines ont droit à deux, commandants à trois; et, à partir du grade de colonel, le maximum *légal* est de quatre.

On a bien raison de dire « fort comme un turc »; car — malgré notre chauvinisme — nous ne croyons pas qu'il y ait, dans l'armée française, beaucoup de colonels capables de mener ainsi un ménage à la *daumont*.

Il est vrai qu'on ne dit pas combien les officiers supérieurs ottomans ont de brosseurs?...

N'importe, notre nouveau Ministre de la Guerre, le général Loizillon, fera bien de consulter son éminent ami, M. le marquis de Galliffet (aussi compétent sur le terrain matrimonial que sur le terrain militaire) pour savoir s'il ne conviendrait pas de relever le prestige des colonels français, qui font piètre figure avec leur unique *sapeur* réglementaire... à côté de leurs collègues osmanlis titulaires d'un quatuor d'épouses légitimes!

Point ne serait besoin, d'ailleurs de pousser l'amour de la similitude jusqu'à orner aussi leur képi d'un *croissant*.

Allons, M. le Ministre, vous avez là — pour vos débuts — le texte d'une circulaire autrement suggestive que le port de la barbe et la peinture tricolore des guérites du plus *chevaleresque* de vos prédécesseurs.

**

Un autre partisan de polygamie — sans turban — M. le prince de Galles, héritier de la couronne d'Angleterre, est attendu à Menton le 1^{er} février. Il descendra à l'hôtel du Cap, où l'ex-impératrice Eugénie a déjà retenu ses appartements.

Le maréchal de Mac-Mahon est aussi attendu dans la même station hivernale.

En prévision de l'arrivée de ces augustes visiteurs, on va renforcer les *télegraphistes* français d'une équipe de leurs jeunes confrères londonniens — honni soit qui mal y pense — habitués au service du fils aîné de *Her Gracious Majesty*, la royale Commère de Windsor.

On fait disparaître des étalages de tous les libraires de Menton — à l'intention de notre ex-impératrice — le dernier ouvrage de Zola *La Débâcle*, qui lui rappellerait trop cruellement « sa guerre »; et on expulse temporairement les petits ramoneurs qu'elle pourrait prendre pour des nègres du Zoulouland.

Enfin, on espère que la Méditerranée offrira assez d'eau au brav' maréchal, pour qu'il puisse pousser son exclamation favorite; et la municipalité mentonnaise est d'ores et déjà résolue à faire placer une plaque commémorative, en marbre, sur le fauteuil — ou la chaise — *curule* où le vieux héros de Sedan reposera sa glorieuse... blessure.

FRANC-SILLON.

CHRONIQUE PARISIENNE

Poètes mobiles. — Mac-Nab et Werther. — L'opéra de Massenet.

Vous souvient-il, chers lecteurs, d'un des plus joyeux ironistes de notre époque, M. Maurice Mac-Nab, mort voilà tantôt trois ans? Quelques-uns d'entre vous se rappellent sans doute une élucubration charmante de ce « pince sans-rire », qui eut, naguère, une vogue considérable.

Cela s'appelait la *Ballade des poètes mobiles*.

Tout d'abord, en un couplet joliment tressé, le poète exprimait les tristesses de l'hiver, les tortures de la bise, le rhume qui vous prend au nez, le froid qui vous fait grelotter comme d'une fièvre; puis, soudain, le ton changeait: aux vers bien rythmés succédait la prose d'une réclame idiote et grotesque jusqu'au sublime: « Les poètes mobiles se distinguent des autres en ce que, munis de roues, etc., etc. » Le boniment terminé, les vers recommençaient à s'égrener, un à un, en cadence, et, comme un refrain, une sorte de *leit-motiv*, la prose revenait de nouveau, obsédante: « Les poètes mobiles se distinguent... etc... »

Cette alternance régulière donnait à la pochade de Mac-Nab un caractère comique d'une puissance irrésistible. Elle eut, à son apparition, un très gros succès. Je ne suis pas bien convaincu qu'elle n'ait pas contribué plus que les annonces de quatrième page à propager l'usage des poètes mobiles, et si Mac-Nab avait été un esprit plus pratique, moins indifférent aux doctrines de Bentham, il n'eût pas manqué de demander à M. de Choubersky, au moyen de quelque bon billet, la consécration de son talent. La fantaisie du poète avait si merveilleusement servi l'invention de l'ingénieur.

Trop même, au dire de ceux qui dans la suite, eurent à souffrir cruellement de l'influence des appareils chantés par un homme qui n'en avait connu que les avantages.

Ce que ces cheminées roulantes dont tu célébras les bienfaits en des couplets enthousiastes encore que gratuits, ô Mac-Nab, ont causé d'accidents mortels pour la plupart, est incroyable! Pour un peu de chaleur qui s'en dégage, combien de litres d'oxyde de carbone s'échappent traîtreusement de leur foyer, se mêlent à l'air de nos appartements, se faufilent dans la bouche et dans les bronches et, finalement, paralysent pour toujours les pauvres corps transis venus là pour se réchauffer imprudemment. La liste est longue de ceux que M. de Choubersky envoya *ad patres*: elle s'est encore enrichie de quelques noms, ces temps derniers: si bien que le mot de « poète » appliqué à ces instruments... crématoires prend souvent, par une déplorable homonymie, le sens funèbre que lui attribuent MM. les croquemorts. Je suis même étonné que les auteurs des « revues » de fin d'année n'aient pas déjà songé à exploiter cette mine féconde et qu'ils ne nous aient pas montré, dans le défilé des actualités, quelque poète mobile, muni de cordons symboliques dont un couplet joyeux soulignerait la transparente allusion. Je leur signale dès maintenant ce numéro sensationnel qu'ils pourront utiliser l'année prochaine, à l'acte des théâtres, par exemple. Le suicide de Werther — celui de Massenet — leur en fournira l'occasion. Remplacer le revolver par le choubersky, quelle heureuse innovation! La voilà bien la « scène à faire », comme dirait Sarcey.

**

En attendant qu'il inspire la verve des vau-devillistes, ce Werther va défrayer bien des conversations et servir de thème à bien des chroniques. Le nouvel opéra de Massenet n'est-il pas le grand événement, le « clou » de la saison? La première représentation n'a été qu'un long triomphe pour le maître et pour l'école française sur laquelle rejailit un peu de la gloire attachée désormais au nom du grand compositeur.

HYGIÈNE DE LA PEAU * BEAUTÉ DU VISAGE

CRÈME BELLECOUR

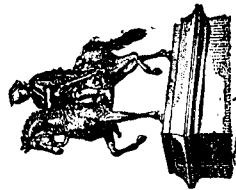
CETTE CRÈME FAIT DISPARAÎTRE

Efflorescences
le Hâle, Taches
etc., etc.

Le teint acquiert cette matité aristocratique si recherchée par nos élégantes.

Prix du Flacon : 1 fr. 25

DÉTAIL DANS TOUTES LES PARFUMERIES ET PHARMACIES



MARQUE DÉP. SÈR

CETTE CRÈME FAIT DISPARAÎTRE

Démangeaisons
Gerçures, Boutons
Rougeurs

Sous son influence la peau devient douce, blanche, satinée.

PHARMACIE FRANÇON

21, Place Bellecour, LYON

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Elixir Anti-Epidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

VASELINE SAUZÉ

Nouvelle Crème hygiénique

contre toutes les altérations de la peau, ne contenant ni métallope ni amidon et ne rancissant jamais.

LYON — PARIS

RHUMES - BRONCHITES
CATARRHESAFFECTIIONS DES VOIES RESPIRATOIRES
DES REINS ET DE LA VESSIEGUÉRISON RAPIDE PAR
L'HYDRO - GEMMINE
LAGASSE

à la Gemme de Pin Maritime

Toutes Pharmacies. — Le Flacon, 2 fr.

BALSAMIDE

LOTION HYGIÉNIQUE ET ANTISEPTIQUE
à la Résine de Benjoin et à la Gemme de Pin Saponinées

Pour tous les soins de la Toilette

Chez Parfumeurs, Pharmaciens et Herboristes

OUTILLAGE POUR AMATEURS
et INDUSTRIELS

Fournitures pour le Découpage

FABRIQUE de TOURS et SCIÉS-MÉCANIQUES

OUTILS DE TOUTES SORTES - 39. TRES D'OUTILS

TIERSOT, B^{te}, rue des Gravilliers, 16, Paris

HORS CONCOURS 1890

Le Tarif-Album (250 pages, 600 grav.) franco contre 0'65

Cette œuvre, dans laquelle il a mis toute son âme sera vraiment l'œuvre caractéristique de cette belle carrière dont les étapes s'appellent *Marie Magdeleine*, *Manon*, *Les Erynnies*, *Esclarmonde*, *Le Mage*. Elle fourmille de mélodies ravissantes soutenues par une orchestration savante, d'une incomparable richesse. La partie chorale — et ceci est à noter — est à peu près nulle. Mais que de phrases merveilleuses, d'une séduction enveloppante ! Telle, celle des *Larmes* chantée par M^{lle} Delna :

Les larmes qu'on ne pleure pas
Dans notre âme retombent toutes.

Il ne me semblait pas, pourtant, qu'il y eût dans le roman de Goethe de quoi bâtir une œuvre scénique intéressante, capable de séduire l'inspiration d'un musicien. La psychologie raffinée qui, dans cette étude passionnelle, tient lieu d'action, prête peu, d'ordinaire, aux développements mélodiques : la notation scrupuleuse des progrès de la passion dans le cœur de Werther comporte des subtilités que la musique est impuissante à rendre d'une façon exacte et saisissante, et qui apparaissent comme autant d'écueils pour le musicien ; sans compter que le milieu bourgeois dans lequel se passent les différentes scènes du drame forme un cadre bien terne peu propre à faire ressortir une œuvre sans reliefs violents, nettement accusés.

Pour toutes ces raisons, ceux-là même qui apprécient le plus la souplesse du talent de M. Massenet n'étaient pas sans inquiétude touchant le résultat d'une partie engagée, d'autre part, sous des auspices peu rassurants. On racontait en effet que le caractère irascible du maître, ce *genus irritabile* commun à tous les poètes avait, au cours des répétitions, désorganisé l'interprétation et que les artistes, fatigués de cette humeur capricieuse, s'étaient peu à peu désintéressés du succès. Aussi craignait-on beaucoup, dans l'entourage de M. Carvalho, un échec ou tout au moins quelque accident. La « première » a dissipé ces appréhensions. J'ai dit que le triomphe avait été complet.

Nous verrons bien maintenant, pour faire allusion à certaine légende, si le regain d'actualité donné, ces jours-ci, au héros de Goethe, augmentera dans une notable proportion le nombre des suicides. La parole est aux statisticiens.
Henry COUTANT.

PIÈCES A DIRE

CONTE BLEU

Il y a des gens qui aiment le bleu, d'autres qui aiment le blanc, d'autres encore qui aiment le rouge, il y en a même qui aiment le bleu, le blanc et le rouge, des mal pensants, ceux-là !

Elle aimait le bleu, le bleu tendre, le bleu foncé, le bleu indigo, le bleu de roi (comment donc !), le bleu d'outre-mer, le bleu de prusse, le bleu turquoise, le bleu électrique, le bleu paon, le bleu ardoise, le bleu saphir, enfin tous les bleus qui bleussent sous le ciel bleu. Elle en avait mis partout ; elle avait un salon bleu, un service de table bleu, elle cultivait des fleurs bleues dans son jardin, écrivait avec de l'encre bleue, buvait dans des verres bleus ; elle passait même pour être légèrement bas bleus.

Elle rêvait d'un oiseau bleu et comme elle était veuve, appétissante et riche — je ne dirai pas qu'elle en trouva un, de toutes les choses bleues, c'est la plus rare — mais elle rencontra un jeune officier de cavalerie galamment tourné, avec de belles dents, de beaux cheveux, une moustache blonde et juste autant d'esprit qu'il en faut dans la cavalerie. Par une coquetterie militaire, il ne s'habillait jamais qu'en civil.

Ils se plurent et le mariage fut décidé.

Rose d'émotion et d'impatience, la jolie veuve attendait la première visite de son fiancé, regardant distraitement les myosotis frères et doux qui s'épanouissaient dans les vases de son salon.

Un craquement de souliers vernis, une bouffée de Jockey-club powder et l'officier de cavalerie entra culotté de rouge, frais, pimpant dans l'élégance de son uniforme et le rayonnement de ses vœux satisfaits. Il fit trois pas glissés, s'inclina tout d'une pièce avec une raideur de haut ton et s'apprêtait à lui prendre la main — son titre de fiancé autorisait cette liberté — quand la veuve se rejeta en arrière avec un « ah ! » du bout des lèvres, presque en pâmation.

Le lieutenant n'insista pas, s'assit en face d'elle, de l'autre côté de la cheminée, sur un fauteuil de velours bleu pareil au sien et dévoila sa flamme avec autant de discrétion que de distinction.

La veuve l'écoutait, le visage souriant, mais elle semblait inquiète, mal à l'aise. Elle s'agitait sur son siège, avait des petits tressauts, réprimait des bâillements nerveux, si bien que le lieutenant s'en aperçut. « Qu'a-t-elle, mais qu'a-t-elle donc ? » disait-il.

Cependant elle parla à son tour et tout en remarquant qu'elle avait une voix charmante et qu'elle disait des choses du meilleur goût, il se permit un léger coup d'œil autour de lui sur les tentures de soie bleu clair, sur les myosotis foisonnants, sur les porcelaines de Sèvres bleu et or, sur tous les comforts, sur toutes les élégances de ce coquet boudoir. Alors la veuve observa que le visage aimable du lieutenant se rembrunissait, qu'il se mordait les lèvres, bref qu'il prenait une mine aussi contrariée et aussi maussade que faire se peut quand on est devant une dame et que cette dame est votre fiancée.

La jolie veuve un peu vexée — on le serait à moins — lui dit enfin :

— En vérité, Monsieur, je ne sais ce qui cause votre déplaisir..., vous me semblez fâché.

— En vérité, chère Madame, répliqua-t-il aussitôt, je ne sais ce qui cause votre malaise ; vous me paraissez souffrante.

— Je crois qu'il vaut mieux vous avouer ce qu'il en est, fit la veuve qui semblait sur le point d'avoir une défaillance, une attaque de nerfs ou bien un léger mal de mer. Oui, je suis souffrante... c'est... votre pantalon.

— Mon pantalon, Madame ! s'écria le lieutenant justement choqué.

— Je m'explique mal ; c'est la couleur de votre pantalon. Je ne puis voir du rouge, le rouge me rend malade... le rouge me fait mourir..., balbutia la veuve s'abandonnant dans son fauteuil, une main sur les yeux.

— Je le regrette, Madame, dit le lieutenant d'un ton très sec, car pour qui porte la culotte rouge, mépriser ladite culotte revient à mépriser le régiment et pour imiter votre franchise, je vous avouerai que moi, j'ai le bleu en horreur, le bleu m'agace, le bleu m'exaspère !...

— En ce cas, Monsieur, je crois qu'il vaut mieux que nous en restions là. J'aime le bleu à la folie ; je ne veux pas y renoncer !

— Et moi, Madame, j'admire et je respecte l'armée. Je ne veux pas abandonner ma culotte, mille pardons... mon drapeau !

Et tout fut dit.

La jolie veuve flotta seule dans son azur.

Le lieutenant devint capitaine.

Ainsi finit ce conte bleu.

TONY D'ULMES.

HOMMAGE ET SOUHAITS A M. BIDEL

LE CÉLÈBRE DOMPTEUR

■ elluaire étonnant de force et de courage,
■ intrépide dompteur, annihilant la rage
■ es loups, des panthères, des tigres et des ours blancs,
■ vite toujours bien, dans un sublime élan,
■ es griffes et la dent de ton lion Sultan !

Comme sur l'arche de Noé,
Illustre dompteur bien aimé,
Puisse ta blanche et fraîche voile
Sur ton esquif toujours flotter !
Puisse ta radieuse étoile
Aux cieux toujours briller !!!

Lyon, 21 janvier.

Pierre JOANET.

Les Concerts du Conservatoire.

Nous sommes priés d'annoncer au public, que c'est dimanche 29 janvier prochain qu'aura lieu le premier grand concert de la Société des Concerts du Conservatoire.

Cette première audition, qui promet d'être des plus intéressantes, commencera par la belle Symphonie en mi bémol, de Mozart, qui sera, pour la première fois interprétée à Lyon.

L'on entendra également trois des plus beaux fragments de *Manfred*, de Schumann.

Comme nous l'avons précédemment annoncé, M. Jemain, l'excellent professeur de piano du Conservatoire, ainsi que M. Cretin-Perny, le nouveau professeur de chant, prêteront leur concours à cette solennité artistique.

M. Jemain exécutera un concerto pour piano de Grieg. M. Cretin-Perny se fera entendre dans l'air et récit d'*Alceste*, de Glück.

Enfin une très attrayante suite d'orchestre (les Impressions d'Italie) de G. Charpentier terminera cette séance musicale.

Nous rappelons au public que le bureau de location sera ouvert, pour la location courante et les abonnements aux quatre concerts : tous les jours à partir du lundi 23 janvier jusqu'au dimanche 29 à 11 heures du matin, chez M. Faury, concierge du Grand-Théâtre.

CIRQUE RANCY

A l'occasion de la soirée de gala, plusieurs numéros nouveaux, notamment le début des sœurs SAMSONI.

Jeudi et dimanche, matinée à 3 heures. — Tous les soirs, à 8 heures.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Bien que les affaires aient été assez calmes, les cours ont été plus discutés que dans les séances précédentes. Le mouvement de reprise paraît marquer un temps d'arrêt.

On se préoccupe toujours de la question de l'impôt sur les opérations de bourse à terme. Le projet ne rencontre guère de partisans, surtout au marché libre.

Le 3 % a été très mouvementé, nous le laissons hier à 95,75 en clôture, nous le retrouvons à 95,87 au début, puis à 95 fr. 45 dans le courant de la séance et enfin à 95.70 dernier cours. L'Amortissable a baissé de 10 c. à 96,67 ; le 4 1/2 passe de 106,27 à 106 fr. 30.

La vive reprise d'hier a provoqué sur nos sociétés de crédit quelques réalisations. Le Crédit Foncier clôture à 965,75 au lieu de 967,50. Le Crédit Lyonnais à 741,25 au lieu de 743,75. Le Comptoir National se traite à 488,75 et la Société Générale à 470 fr.

La Banque de Paris a baissé de 5 fr. à 617,50.

Le Suez finit à 2582,50, en réaction de 7 fr. 50.

Les fonds étrangers ont peu varié. L'Italien clôture à 90,40 ; le Turc à 21,30 ; l'Égypte à 496,25 ; l'Extérieure passe de 60 fr. à 60 5/16 ; le Hongrois reste à 95 5/8 et le Portugais à 22 3/16.

Le Rio a repris de 6 fr. 25 à 391,25.

Signalons des achats de parts de Soufres Romains à 220 et 225 fr.

MUSÉE DES FAMILLES

Sommaire du dernier numéro.

La faction, par Abel Mercklein. — Le petit Florentin, par H. de Charlieu. — Rouen, promenades et souvenirs, par Eugène Noël. — L'Hémione, par Maurice Maindron. — La Balle d'Or, par Etienne Marcel. — Concours. — L'Ami du Foyer. — Curiosités héraldiques.


Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.



CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

Eviter les contrefaçons
**CHOCOLAT
MENIER**
Exiger le véritable nom

V. VERMOREL
à Villefranche (Rhône)
SULFURE DE CARBONNE
Pals injecteurs
PERFECTIONNÉS
MATÉRIEL DE SULFURAGES
COMPLET
ALAMBICS
Nouveau Système
Tarif Franco



LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.
TEXTE: Chronique: Le courrier de Paris, par Pierre Véron. — Théâtres, par H. Le-maire. — Chronique musicale, par A. Boisard. — Sur la glace, au Bois de Boulogne, par M. Vallery-Radot. — La Mode, par Ludka. — Au Dahomey, etc., etc.
Explication de gravures, Echecs, Rébus, Récréations de famille, Bibliographie, Revue comique, Choses et autres, etc., etc.
Nouvelles en cours de publication: La Fève de Lardenois, par A. P. Lancau.
En supplément: Mathilde Laroche, roman de J. Berr de Turique; — Illustrations de Marold.

GAZETTE ANECDOTIQUE

Littéraire, Historique, Biographique et Mondain
Fondée en 1875, par G. d'HEYLLI et D. JOUAUST
UN AN 12 FR.
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste.

LE MONITEUR DE LA MODE

Fondé en 1845

RECUEIL ILLUSTRÉ DE LITTÉRATURE — MODE — TRAVAUX DE DAMES — AMEUBLEMENT, ETC.
Paraît tous les Samedis et publie chaque année:

- 52 Livraisons illustrées de 12 pages grand format, imprimées avec luxe;
- 52 Gravures coloriées de Toilettes de tous genres, dont:
- 2 superbes planches de saison, double format, coloriées, composées de 7 à 8 figures;
- 12 feuilles de patrons tracés de Toilettes et de Modèles de Broderie;
- 2000 Dessins en noir, imprimés dans le texte, représentant tous les sujets de Modes, de Travaux, de Dames, d'Ameublement, etc.

Le *Moniteur de la Mode*, le plus complet des journaux de modes, le seul qui donne un texte de 12 pages, est le véritable guide de la famille, mettant la femme à même de réaliser journellement de sérieuses économies; en lui apprenant à confectionner elle-même ses vêtements, ceux de ses enfants, et à organiser elle-même l'installation, la décoration et l'ameublement de sa maison.

Le *Moniteur de la Mode* publie les créations les plus nouvelles, mais toujours pratiques et de bon goût, des patrons tracés et coupés, d'une utilité réelle. Sa rédaction est attrayante et morale, on trouve dans chaque numéro, en plus des illustrations de modes et de travaux de tous genres: un Article mode illustré, des Descriptions détaillées et exactes de tous les dessins, des Articles mondains, d'Art, de Variétés, de Connaissances utiles, des Conseils de médecine et d'hygiène, des Feuilletons d'écrivains en renom; une Correspondance, dans laquelle réponse est faite à toutes les demandes de renseignements par une rédaction d'une compétence éprouvée; une Revue des Magasins, des Enigmes, Problèmes amusants, etc., etc.

Prix d'abonnement à l'édition simple, sans gravures coloriées

PARIS, PROVINCE, ALGERIE

1 an, 14 fr.; 6 mois, 7 fr. 50; 3 mois, 4 fr.

Prix d'abonnement à l'édition avec gravures coloriées

PARIS, PROVINCE, ALGERIE

1 an, 26 fr.; 6 mois, 15 fr.; 3 mois, 8 fr.

Le numéro simple, 25 cent. — Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.; avec gravure coloriée et patron, 75 cent. — Exceptionnellement, la gravure coloriée, double format, 7 figures, du premier numéro d'avril et d'octobre, est de 75 cent.

EN VENTE DANS LES GARES. CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX
Abel GOUBAUD, directeur, rue du Quatre-Septembre, 3, Paris.

SE TROUVE PARTOUT



THÉ
DES
MANDARINS
DÉPOT GÉNÉRAL:
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes . . . 8' »	125 grammes . . . 2' 50
250 — . . . 4 50	50 — . . . 1. »

AGENCE V. FOURNIER

ET

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'AFFICHAGE

LYON - 12 et 14, Rue Confort - LYON

Concessionnaire général et exclusif des murs appartenant à la ville de Lyon et à un grand nombre de propriétaires

AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Etranger

Conditions et prix défiant toute concurrence

Maison organisée donnant toutes garanties d'exécution consciencieuse, pratique et rapide de toutes combinaisons de publicité par Affichage

PLUS DE SIX CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés — Exécution irréprochable

POUDRE PRIVAT

dite **VERMIFUGE ROSE**, marque **Eléphant**, souveraine contre vers et convulsions. Prix : 30 centimes.
 DÉPÔT A LYON: Pharmacie du **Serpent**, 32, rue Lanterne, et **Françon**, 12, place Bellecour.

Libellé des ANNONCES-RÉCLAMES

Rédaction en prose ou en vers
 modifiée chaque jour.

S'adresser : Société des Annonces,
 place de l'Hôtel-de-Ville à Vienne (Isère)

**"Nice Rose"**

Charms and Beauty Restorer

Lait américain incomparable, donne au teint
 un **Eclat d'Eternelle jeunesse!**

VELOUTINE, SAVON, EXTRAIT A BASE DE "NICE ROSE"
 Chez tous les Parfumeurs -- Flaçon de Lait p^r essai : 1 fr. 50,
 n^o c. 1^{er} 60, à BOUVAREL & Vve BERTRAND, LYON. Moins à NEW-YORK et PARIS

COMPAGNIE DE COGNAC

Grande Marque G. CUNÉO d'ORNANO

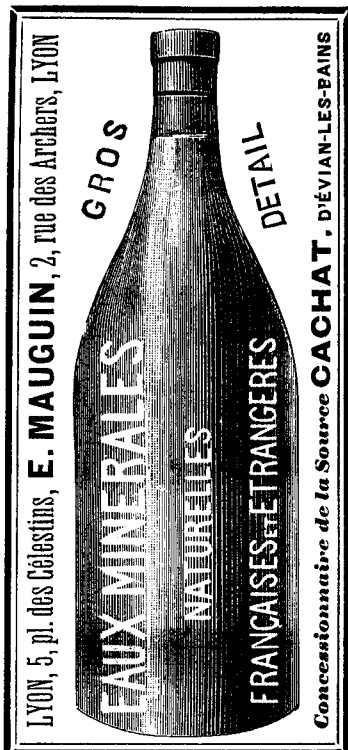
Cognac et fine Champagne authentiques

1865, 1858, 1846, 1834, 1811

Dépôts dans les principales villes

LYON : M. Jules Planet, 12 et 18, rue St-Dominique.

— M. Jourdan, 7, place des Jacobins.



LYON, 5, pl. des Célestins, **E. MAUGUIN**, 2, rue des Archers, LYON

GROS

DETAIL

Eaux Minérales
 NATURELLES
 FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Concessionnaire de la Source **CACHAT**, D'ÉVIAN-LES-BAINS

ANCIENNE MAISON BLOT

Fondée en 1840

A. LAMBERT & C^{ie}

Costumiers

3, Place des Célestins, LYON

FOURNISSEURS DES THÉÂTRES MUNICIPAUX

COSTUMES

POUR

Théâtres, Bals, Cavalcades

RECONSTITUTIONS HISTORIQUES

ARMES ET ARMURES

Travestissements sur Mesure

EN VENTE ET EN LOCATION

HABITS NOIRS

ABONNEMENTS

Sans frais à tous les journaux
 FRANÇAIS et ÉTRANGERS

Rue Confort 14, à l'entresol
 LYON

Vient de Paraître

ANNUAIRE GÉNÉRAL

DU

COMMERCE DE LYON

et du Département du Rhône

(INDICATEUR FOURNIER)

FONDÉ EN 1869

ÉDITION DE 1893

L'Annuaire Général du Commerce de Lyon (Indicateur FOURNIER)
 le plus important des Annaires de province (plus de 2,500 pages)

COMPREND :

- 1° La liste des habitants de Lyon classés par rues et numéros de maisons;
- 2° La liste des habitants de Lyon classés par ordre alphabétique;
- 3° La liste par professions et ordre alphabétique des commerçants et industriels de Lyon et de la banlieue;
- 4° La partie administrative, contenant la liste complète et méthodique de toutes les administrations et autorités d'ordre civil, judiciaire, militaire et religieux;
- 5° La nomenclature par ordre alphabétique de toutes les communes du département du Rhône, avec les noms du maire, des fonctionnaires et des principaux commerçants et habitants;
- 6° La liste des boulevards, places, rues, quais, par ordre alphabétique, avec l'indication des tenants et aboutissants, des arrondissements et des cantons de justice de paix dont ils dépendent;
- 7° Le plan général de la ville de Lyon, grande carte en couleurs, pliée dans une poche pratiquée à l'intérieur de la couverture. (Propriété de l'agence.)
- 8° Une carte du département du Rhône;
- 9° Une revue commerciale, marques de fabrique, hôtels recommandés.

Prix : 12 francs. — Franco : 13 fr. 50.

EN VENTE :

Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon, et dans les librairies : MONAVON, 13, rue de la République; VITTE, place Bellecour, 3; BERNOUX et CUMIN, rue de la République, 6; GEORG. passage de l'Hôtel-Dieu, 36-38; DELHOMME et BRIGUET, avenue de l'Archevêché, 3; CHAMBEFORT, place Bellecour, 26; REYNIER, quai de l'Hôpital, 27; PALUD, rue de la Bourse, 4; BATAILLARD, rue de l'Hôtel-de-Ville, 45.

VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth
 HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE
 Seule récompensée à l'Exposition Universelle

CH. FAY, Inventeur

9, Rue la Paix, PARIS

et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs
 (Exiger la Marque CH. FAY.)